Théologie

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques**

Band (Jahr): **19 (1886)**

PDF erstellt am: **25.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

BULLETIN

THÉOLOGIE

ADOLPHE ZAHN. — L'EGLISE ÉVANGÉLIQUE DU CONTINENT AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE [1].

Par le temps qui court, un calviniste authentique est devenu chose rare en pays de langue française. Que sera-ce donc en terre allemande ? A ce titre déjà, l'auteur de ce petit volume mérite bien de fixer notre attention. M. Adolphe Zahn, qu'il faut avoir soin de ne pas confondre avec son homonyme M. Théodore Zahn, le patristicien de la faculté luthérienne d'Erlangen, est, sauf erreur, pasteur réformé à Stuttgart. Petit-fils (c'est lui-même qui nous l'apprend) de Mme Anna Schlatter, de Saint-Gall, dont le piétisme a été soumis naguère par M. Ritschl [2] à une analyse serrée, que plusieurs ont trouvée peu chevaleresque, il s'est déjà fait connaître par diverses publications relatives à l'histoire et aux droits de l'Eglise réformée en Allemagne. Pour le coup, voici une *Esquisse de l'histoire de l'Eglise évangélique sur le continent européen au XIXe siècle*. Sujet immense, que l'auteur a réussi, non sans art, à condenser dans un volume de deux cents pages à peine, en recourant, il est vrai, aux bons offices de divers collaborateurs, tant allemands qu'étrangers, pour ce qui concerne les églises évangéliques de l'Autriche-Hongrie, de France, des Pays-Bas, de Russie, de Scandinavie. Pour la France,

[1] *Abriss einer Geschichte der evangelischen Kirche auf dem europaïschen Festlande im neunzehnten Jahrhundert*, von Adolf Zahn, Doctor der Theologie. — Stuttgart, Verlag der J. B. Metzlerschen Buchhandlung, 1886.— VIII et 204 pages.

[2] *Geschichte des Pietismus in der reformirten Kirche* (1880), pag. 541-564, Voir cette *Revue*, année 1880, pag. 400.

il reconnaît être redevable d'utiles renseignements à M. le pasteur Appia, de Paris. La section relative à l'Autriche est un travail original de M. de Tardy, membre du conseil ecclésiastique supérieur à Vienne. M. Zahn n'est donc entièrement responsable que pour les parties de son livre qui traitent de l'Allemagne et de la Suisse, bien qu'on reconnaisse sans peine sa griffe dans les autres chapitres.

M. Zahn a, en effet, un style à lui; style preste, leste, court vêtu; procédant par saccades, par transitions brusques; émaillé de traits acérés et d'allusions plus ou moins transparentes; mêlant la menue anecdote aux vues générales; se plaisant aux superlatifs; le tout agrémenté de nombreuses fautes d'impression et d'une ponctuation fantaisiste. En somme, lecture attachante et agaçante; instructive et provoquante; épicée de quelques bonnes vérités, mais avec une pointe d'aigreur, voire d'amertume. Nous l'avons entendu taxer, ce volume, de pamphlet. Le mot est fort; mais il est telles pages qui l'expliquent. On croit parfois y entendre comme un écho de certaines pages polémiques de Calvin.

Calvin! C'est le mot par lequel le livre commence, et l'amour pour la vieille Eglise réformée, cette Eglise des martyrs, qui n'est plus aujourd'hui, en Allemagne, que « comme une cabane dans une vigne, » ne se dément pas un instant. L'historien se plaît visiblement à rappeler que c'est l'Eglise réformée qui a le plus longtemps résisté à l'incrédulité du siècle dernier, et que ce sont des prédicateurs de confession réformée qui, au commencement du nôtre, lors du Réveil, ont exercé l'action la plus étendue et la plus intense! Mais cet amour a quelque chose d'attristé, il porte le deuil. Car enfin la vraie Eglise réformée, celle de la vieille doctrine et de la vieille discipline, où est-elle aujourd'hui? Allez la chercher en Hongrie, en Bohême, hors du continent, au delà des mers... surtout ne la cherchez pas là où fut son berceau, à Zurich, à Genève, en France: vous n'y trouvez que des ruines... C'est le cas de dire : *Icabod!*

Dans l'empire des Hohenzollern, de cette dynastie qui doit au calvinisme sa grandeur, sinon son existence, ceux-là mêmes qui ont encore le courage de se réclamer du nom de réformés ne ressemblent que de loin à leurs ancêtres ou en sont réduits à lutter péniblement pour le maintien de leurs communautés disséminées. « Nous ne sommes plus ni réformés ni luthériens, mais des gens *modernes,* qui ont mis la liberté de l'homme en lieu et place de la liberté de la grâce. Notre semblant de confessionnalisme évoque, en fait de foi, une antiquité qui ne peut nous apparaître, à nous et

à nos églises, que comme un parfait anachronisme. Silencieux, après les pompes du centenaire de Luther, a passé sur terre allemande le jour de Zwingli. Et pourtant, que ne lui doivent pas l'Allemagne méridionale et la Hesse !... On paraît avoir oublié que c'est Zwingli qui a fait la *grande* découverte de la forme symbolique de la Cène. » Le soleil couchant de l'Eglise réformée d'Allemagne a éclairé de ses derniers et glorieux rayons la petite Eglise néerlandaise-réformée qui s'était formée en 1848 à Elberfeld, sous la direction éminente du docteur Hermann-Frédéric Kohlbrügge, « le seul grand théologien de la Hollande en ce siècle ; une nature de prophète, » en qui s'est vérifié une fois de plus l'adage que nul n'est prophète dans son pays. Il est mort en 1875 sans être remplacé. Avant lui avait disparu, jeune encore, son disciple, le professeur Jean Wichelhaus, « le seul théologien qui dans ce siècle, à l'université de Halle-Wittemberg, ait proclamé les vérités de la Réformation. » Martyr inconnu, il est mort « de l'opposition haineuse que lui faisait une théologie qui portait le nom de *croyante* sans en posséder les titres. » On fait à l'heure qu'il est, en Hollande, des tentatives pour ressusciter le vieux calvinisme. Mais notre époque n'a ni l'étoffe ni la vocation nécessaire pour renouveler l'Eglise réformée. « Par quel enchantement créerions-nous un renouveau, quand Dieu lui-même ne nous l'envoie pas ? »

Mais s'il n'y a plus guère de *calvinistes* conséquents, pas plus qu'il n'y a (si ce n'est en Amérique) de *luthériens* authentiques, il devrait être possible de s'entendre entre *évangéliques*, ne fût-ce qu'en vue de la lutte pour l'existence contre Rome, qui a repris l'offensive sur toute la ligne.

La réformation, lisons-nous dans la préface, possédait une vérité commune. Pour tout ce qui est essentiel et décisif, il existe un *consensus* de doctrine évangélique. Calvin l'a formulé dans son « Traité des scandales. » Ce fonds de vérités professées par l'ensemble des réformateurs, l'auteur le considère comme immuable, et c'est en se plaçant sur ce terrain-là qu'il s'est proposé d'esquisser l'histoire de l'Eglise évangélique continentale de notre siècle. Mais même de ce point de vue en quelque sorte interconfessionnel, son « histoire » a pris la tournure d'un véritable réquisitoire contre le protestantisme moderne. Et comment pouvait-il en être autrement, du moment qu'il envisage l'œuvre de la réformation comme faite et à jamais parfaite dès la première moitié du XVIe siècle ?

Nous essayerons de donner un aperçu des jugements portés par

lui, sans nous astreindre à suivre l'ordre qu'il a cru devoir adopter pour sa revue historique.

Deux événements, dit M. Zahn, font tout l'intérêt de l'histoire religieuse de ce siècle. Mais l'intérêt qu'ils éveillent est profondément douloureux. Il s'agit de deux œuvres glorieuses de la libre grâce de Dieu envers l'Eglise évangélique, qui ont été gâtées et paralysées dans leurs effets par la faiblesse, l'erreur, l'aveuglement, en un mot le péché des hommes.

Au commencement du siècle, après les détresses de l'époque napoléonienne, c'est le *Réveil*, ce besoin, produit par le Saint-Esprit, d'en revenir au vieil Evangile oublié. Il est vrai que ce mouvement fut moins puissant que ne l'avaient été ceux qui marquèrent le commencement des trois siècles précédents. Mais le principe était le même ; l'action fut profonde et étendue ; le Réveil a joué un rôle capital au milieu de la fermentation générale des esprits de ce temps-là. Sur lui reposent, en définitive, les grands changements survenus dans le monde des idées, dans la doctrine, dans la vie ecclésiastique, qui impriment à l'Eglise évangélique de ce siècle son cachet particulier.

Comment donc se fait-il que la grande masse protestante n'en ait pas été atteinte ? que ses bénédictions ne soient parvenues au peuple que par quelques canaux isolés ? que le niveau de la vie religieuse et morale soit à certains égards inférieur à ce qu'il était au XVIIIe siècle ? D'où vient, pour ne parler que de l'Allemagne, qu'aujourd'hui les trois courants dévastateurs qui s'appellent le judaïsme, le socialisme et le romanisme aient acquis une pareille puissance et menacent d'entraîner avec eux des fractions considérables de la nation ?

C'est d'abord que l'épreuve du feu, la consécration du martyre a manqué au Réveil de notre siècle, du moins celle d'un martyre qui mérite ce nom ; car, à dire vrai, il n'y a guère que les luthériens de Silésie qui aient sérieusement souffert. Les prédicateurs du Réveil ont reçu trop d'honneur, ils ont été trop tôt dédommagés de ce qu'ils peuvent avoir eu à endurer. Or, sans martyre, jamais la vie et la doctrine de la réformation ne seront connues et conservées dans leur pureté. Aussi qu'est-il arrivé ? Tout en combattant les déficits de la doctrine dans l'Eglise, on n'est pas remonté à la doctrine des réformateurs dans sa clarté et dans son intégrité. Notre siècle *essaye seulement* de porter le poids de cette doctrine. Sous prétexte de rajeunir le vieux dogme, on en a brisé les formes sans

avoir rien à mettre à leur place, et l'on est tombé dans un individualisme sans frein qui, chez plusieurs, ne connaît plus même la piété des anciens pour les choses saintes. L'homme le plus remarquable et le plus vénérable de l'Eglise réformée de France dans ce siècle, Adolphe Monod, lui, l'organe le plus influent du Réveil, qui a surpassé en pureté, en sincérité tant d'autres représentants de ce mouvement religieux, n'a reconnu qu'à la fin de sa vie, sur son lit de douleur, la *complète* misère de l'homme et la pleine efficace du sang de Christ. Et Vinet, en qui la théologie du réveil se montre sous sa forme la plus nette et la plus noble, est toujours resté le théologien de l'appropriation subjective du salut. Le grand défaut du réveil, celui qui consiste à ne pas lier assez étroitement les expériences intérieures aux faits historiques du salut tels qu'ils sont attestés par la Parole et les sacrements, ce défaut, Vinet ne l'a pas surmonté. Aussi l'école de Vinet n'a-t-elle jamais bien compris la doctrine ou plutôt le fait de la justification. Faut-il s'étonner si ce piétisme tout subjectif, qui cherche dans les émotions de l'individu pieux, plus que dans les grands faits rédempteurs, les immuables garanties du salut, est devenu chez plusieurs la proie de l'illusion et la victime de la critique ? C'est d'autant moins surprenant qu'à l'exemple du méthodisme anglais on s'est jeté avec une sorte de fureur du côté des *œuvres* de toute espèce, qu'on a pratiqué avec prédilection la méthode des petites *réunions*, et qu'on a cru pouvoir se contenter d'une culture théologique défectueuse et souvent « pastoralement naïve. »

A ces causes inhérentes au piétisme du réveil joignez les influences désastreuses exercées par la mystification spéculative de Hegel, la « duperie théologique » de Schleiermacher, l'œuvre sacrilège de Strauss et la critique soi-disant historique appliquée aux documents de la révélation par Baur et son école ; d'autre part, la fièvre provoquée par les résultats pratiques des sciences de la nature et, à partir de 1848 surtout, les agitations de la politique qui, pour beaucoup d'hommes, est devenue une sorte de religion. Ajoutez à tout cela, en ce qui concerne plus spécialement l'Allemagne, à commencer par la Prusse, le désarroi causé par l'*union* officielle des Eglises luthérienne et réformée.

Contrairement aux intentions de son royal patron, Frédéric-Guillaume III, qui, tout en étant de confession réformée, a mérité d'être appelé « le meilleur luthérien de son temps, » l'*union* a été une grande école d'indifférentisme, en même temps qu'elle a réveillé les

vieilles animosités confessionnelles. L'Eglise unie s'est approprié les formes constitutionnelles de l'Eglise réformée, mais en les combinant tant bien que mal avec les institutions consistoriales. Elle s'est de plus en plus affectionnée à la doctrine calviniste de la cène, mais elle a constamment combattu la prédestination, cette sainte et divine protestation contre tous les systèmes glorifiant l'homme, dont notre siècle est rempli. Prenez un à un les principaux représentants théologiques de l'union : il n'y en a pas un qui n'ait sacrifié l'une ou l'autre des grandes vérités de la réformation. Nitzsch, cet écrivain d'une obscurité héraclitique, a altéré la doctrine de la justification; Julius Müller a rajeuni l'erreur du synergisme; Stier, ce théologien « biblique, » a combattu la doctrine biblique de la satisfaction. Quant à Tholuck (après Schleiermacher le théologien allemand le plus maltraité par M. Zahn), « avec sa franche haine de toute orthodoxie, il a été à tous égards un éclectique grandiose, s'étonnant lui-même de la masse d'érudition qu'il traînait avec soi. » « Nombreux sont ceux qui ont reçu de lui la première impulsion. Il les amenait jusqu'au chemin du salut, mais se séparait d'eux quand ils voulaient y marcher avec une profession de foi déterminée. » « Il a toujours fait passer le caractère personnel avant la tendance théologique. » (Sous une autre plume que celle de M. Zahn, cela ne ressemblerait pas mal à un éloge.)

Le grand justicier de Stuttgart se montre plus respectueux mais non moins sévère à l'endroit des théologiens réputés orthodoxes, soit de ceux qui, Hengstenberg en tête, ont marié l'orthodoxie au piétisme, soit des champions du luthéranisme moderne, tels que Thomasius, von Hofmann, Kahnis, Delitzsch, Luthardt, Vilmar, etc. Pas de doctrine fondamentale qui n'ait été modifiée ou même dénaturée par l'un ou l'autre de ces prétendus luthériens. Partout de l'éclectisme; des idées glanées çà et là, dans tous les siècles, et mêlées à des conceptions empruntées à ce qu'on veut bien appeler la *moderne Weltanschauung*. Et chez plusieurs, que de concessions faites à la critique subjective! On se demande vraiment de quel droit ils se disent encore disciples de Luther.

Inutile de dire que les libéraux, y compris Rothe, sont traités avec peu de tendresse, à l'exception toutefois de Karl Hase, le Nestor de l'historiographie ecclésiastique protestante, « vers lequel même le théologien positif se tourne toujours avec une sympathie particulière. » Pareillement, la théologie de M. Ritschl, qualifiée de « rénovation du rationalisme, » est assez lestement expédiée. Beck

ui-même, cet ornement de l'Eglise souabe, ce vaillant défenseur de la pleine inspiration du canon, est « tombé dans une profonde erreur : » il n'a jamais compris « le divin contresens de la justification du pécheur. » Lui aussi, qui seul, avec Schleiermacher, Hengstenberg, Hofmann et Ritschl, a fondé une école répandue dans toute l'Allemagne, prouve une fois de plus qu'il n'était pas donné à notre siècle de ressaisir la vérité de la réformation dans toute sa profondeur et dans toute sa puissance.

M. Zahn était dans une disposition particulièrement pessimiste lorsqu'il rédigeait les chapitres relatifs à la Suisse, principalement celui qui concerne le « développement ecclésiastique et théologique de la Suisse allemande. » Le portrait qu'il trace de Biedermann est une vraie caricature. Le vénérable Alex. Schweizer, dont les *Centraldogmen* sont, il est vrai, un livre « dont on ne peut se passer, » professe, selon lui, un pur paganisme (*ein deterministisch-pantheistisches Heidentum*). Quelques rares théologiens suisses trouvent grâce à ses yeux, entre autres M. Godet, qu'il appelle « une apparition bienfaisante au milieu de l'incrédulité helvétique. » (M. Zahn ignore sans doute que le célèbre exégète de Neuchâtel est un partisan prononcé de cette *Kénose* qu'il a taxée quelque part de nonsens). Avec tout cela, le piétisme suisse n'est rien moins que ménagé, témoin les lignes passablement dédaigneuses consacrées à Dorothée Trudel, de Männedorf. Et puis : « qu'on ne croie pas, après ce lugubre tableau (de l'état religieux de la Suisse), que les choses aillent mieux dans l'Allemagne septentrionale et centrale. Au contraire : il est probable qu'il y a en Suisse un plus grand nombre de protestants sérieux et actifs. » Mais le peuple protestant du continent à qui notre historien décerne la palme, c'est celui des Pays-Bas. « Si tristement déchirée que soit l'Eglise, si rare que soit devenu l'héroïsme des ancêtres, ce n'en est pas moins le seul pays évangélique du continent européen dont le peuple n'ait pas encore tout à fait désappris le langage énergique de la vérité des réformateurs dans sa précision tranchante, de cette vérité qui rend toute gloire à Dieu et laisse à l'homme la honte, et qui repousse toute coopération de l'homme, si subtile soit-elle ; tandis que partout ailleurs se font entendre, dans le cas le plus favorable, les accents languissants d'un piétisme qui a laissé les puissantes antithèses de Dieu et de l'homme s'effacer et comme s'étioler dans une vague piété et un sentimentalisme creux. »

L'autre bienfait que Dieu, par un acte libre de sa grâce, a accordé

à l'Eglise évangélique de notre siècle, est de date plus récente. Ce sont les brillantes victoires remportées en 1866 et 1870 sur la papauté et les jésuites. Ce ne sont pas tant, en effet, l'Autriche et la France comme telles, c'est bien Rome qui a été vaincue dans ces mémorables campagnes. Mais ni les soldats qui marchaient sous la conduite d'un Hohenzollern et qui, le soir d'une victoire, chantaient : *Nun danket alle Gott !* ni le prince lui-même, qui s'écriait à Versailles : « Quel retour providentiel des choses ! » n'avaient clairement conscience de ce fait. Les hommes d'Etat, à l'exception d'un seul, d'un catholique, le prince de Hohenlohe, étaient comme frappés d'aveuglement ; ils se méprenaient aussi lourdement qu'il est possible sur les visées politiques de l'antéchrist romain et sur sa réelle puissance. Après coup, on a essayé de le combattre par des lois. On a entrepris une lutte que la frivolité a baptisée du nom de *Kulturkampf*. Et l'on a échoué. Pourquoi ? La faute en est-elle à la forme de ces lois ? Non, les princes de la réformation avaient pris vis-à-vis de Rome des mesures bien autrement agressives. La vraie cause de cet échec la voici : c'est que les lois en question n'étaient pas appuyées par un sentiment populaire et national vraiment enthousiaste de la gloire de Dieu ; c'est que l'esprit de ce siècle, pas plus du côté libéral que du côté conservateur, n'a de vocation divine pour la lutte contre Rome.

Cette lutte est certainement la plus importante des tâches qui incombent au protestantisme, mais partout celui-ci entre en lice avec un bouclier fêlé. Non seulement il est paralysé dans ses mouvements par l'ignorance ou la myopie des doctrinaires politiques qui, oubliant ce dont l'Etat est redevable à l'Evangile de la réformation, persistent à appliquer à l'Eglise évangélique le principe d'une prétendue « parité » (*paritätische Stockprügel*), si même ils ne poussent pas la déraison jusqu'à favoriser l'Eglise romaine dans un prétendu « intérêt conservateur » ou simplement pour obtenir quelques misérables avantages matériels. Mais ce qui est le plus affligeant, c'est de voir, au sein même de l'Eglise, de soi-disant protestants, des « évangéliques, » fournir des armes à leur plus mortel ennemi et lui faire toute sorte d'avances. De faux luthériens, alliés aux conservateurs inintelligents, ont travaillé pour Rome, « afin de sauver la religion ! » Trahison telle que l'histoire en connaît peu d'autres. Mais que nous plaignons-nous des tendances romanisantes des néo-luthériens, quand le protestantisme tout entier est ligué au fond du cœur avec Rome par le fait de son pélagianisme ; quand les

services rendus par les hommes du *Protestanten-verein*, de l'Union libérale, du sein de laquelle est sorti l'ouvrage le plus classique en son genre qu'ait vu paraître notre siècle, le *Manuel de polémique protestante* de Hase, sont compromis par les concessions que ces mêmes hommes font à l'incrédulité ; quand, surtout, l'Eglise évangélique s'est porté à elle-même une mortelle blessure et s'est privée du moyen par excellence de se régénérer, en laissant profaner son palladium, l'Ecriture, par une critique aussi présomptueuse que stérile? « La puissance de Rome est le jugement encouru par la critique de l'Ecriture sainte. » (Luther n'a donc pas fait de critique biblique?) « Rien ne prouve mieux que les expériences faites jusqu'ici dans la lutte contre Rome avec combien peu de sérieux on est revenu à la vérité reconquise et proclamée par les réformateurs. »

Le jour où la guerre de 1870 fut déclarée était celui de la proclamation de l'infaillibilité. L'année où l'on célébrait le quatrième centenaire de la naissance de Luther a été celle de la plus profonde humiliation du chancelier que plusieurs avaient pris pour un réformateur et qui n'était qu' « une grandeur politique. » Ce double rapprochement n'a-t-il rien à nous apprendre ? Et que nous enseigne le récent souvenir de la révocation de l'édit de Nantes d'il y a deux siècles ? N'est-ce pas que nous, protestants actuels, nous ne sommes plus dignes de la vérité ni de souffrir pour elle ? « Comment deux en mettraient-ils en fuite dix mille, si ce n'était que leur Rocher les a vendus et que l'Eternel les a livrés ? »

La conclusion que l'auteur ne formule pas, mais qui ressort de tout son livre, est donc celle-ci : il n'y a de salut pour le protestantisme que dans un nouveau réveil, plus puissant et plus complet que le précédent, qui ramène réellement le cœur des enfants vers les pères d'il y a trois siècles. Si cela signifiait que nous devons demander à Dieu de nous animer tout de nouveau de leur *esprit* de foi, nous serions pleinement d'accord. Mais tout porte à croire qu'il s'agit avant tout pour M. Zahn d'un retour aux *dogmes* par lesquels ils avaient essayé d'exprimer et de confesser leur foi, ce qui est bien différent.

V.

H. Thiersch. — Sommaire de la doctrine chrétienne [1].

C'est ici le testament du vénérable Thiersch. Il a consacré à la rédaction de ce volume les derniers mois et les dernières forces de sa vie. On sait qu'il était établi depuis une dizaine d'années à Bâle en qualité de « berger » de l'Eglise « apostolique », autrement dit irvingienne ; Eglise à laquelle il avait sacrifié en 1850 une brillante situation académique parce qu'il avait cru y reconnaître la réalisation de son idéal ecclésiastique. Il fut comme le Tertullien de ce néo-montanisme, et malgré les expériences faites, les déceptions essuyées dans le cours des années, malgré la largeur de ses vues et sa remarquable ouverture d'esprit qui semblaient jurer avec l'étroitesse du système où il était engagé, il resta fidèle jusqu'à la fin à la communauté de son choix.

Thiersch fut un écrivain fécond et plusieurs de ses ouvrages jouissent d'une réputation méritée. On dirait que, se sentant à l'étroit dans les cadres de son église particulière, il ait éprouvé le besoin de se mettre, au moyen de la plume, en relation avec le reste de la chrétienté évangélique. Le fait est que dans presque tous ses livres l'irvingien, sans disparaître absolument, s'efface pour laisser parler le chrétien « apostolique » au sens œcuménique de ce mot. Rien de sectaire, rien qui sente l'esprit de propagande et de prosélytisme.

Ce même caractère se retrouve dans le *Sommaire de la doctrine chrétienne*, sorte de dogmatique populaire ou de cours supérieur d'instruction religieuse. Ce n'est pas que l'auteur renie son drapeau, loin de là. Il a pris pour base le catéchisme des églises apostoliques, en le combinant, il est vrai, avec le petit catéchisme de Luther, « parce que ce dernier est le manuel d'enseignement le plus répandu et le plus populaire de langue allemande et qu'il est particulièrement familier et cher à l'auteur dès sa jeunesse. » Sans peine on discerne çà et là, dans le cours de l'ouvrage, la tendance particulière du docteur ; ainsi quand il vient à parler, dans son commentaire du Symbole ou dans son explication de la seconde demande du Notre Père, du prochain retour du Seigneur ; ainsi encore quand on le voit insister sur la sanctification aux dépens de la justification ; ainsi surtout dans la doctrine des sacrements. Et cependant je me figure que si j'étais irvingien je me déclarerais fort peu satisfait. Il

[1] *Inbegriff der christlichen Lehre* von Heinrich W. J. Thiersch. — Basel, 1886. Druck und Verlag von Felix Schneider (Adolf Geering). XII et 396 pages. — Prix : 6 fr.

ne me suffirait pas de savoir, par la préface de M. Thiersch fils, que son père avait l'intention d'ajouter encore *un appendice* (sic) sur les dernières demandes du catéchisme des églises apostoliques, traitant des « vérités spéciales » qu'il avait prêchées depuis 1849.

Pour nous, nous estimons qu'il est fort heureux, heureux pour le livre et heureux pour la mémoire de l'auteur, que sa dernière maladie l'ait empêché de donner suite à ce projet. Tel qu'il est, le *Sommaire* offre au chrétien doué de quelque discernement une lecture édifiante dans la meilleure acception de ce terme. Le pasteur, en particulier, en retirera très certainement grand profit en vue de ses instructions catéchétiques. La clarté s'unit à la profondeur, la culture théologique (cette « bonne théologie allemande » que le beau-frère de Thiersch conjurait jadis ce dernier de ne pas abandonner pour les rêveries d'outre-Manche) se marie à une riche expérience pratique de la vérité et de la vie chrétienne. L'exégèse, il est vrai, n'est pas toujours conforme aux règles d'une interprétation historique et grammaticale ; il y a parfois abus de typologie ; mais quelle connaissance des richesses renfermées dans la Bible ! que d'applications heureuses et frappantes de la parole scripturaire !

Le volume se termine par un questionnaire. Le contenu des cinq parties du *Sommaire* y est ramené à 284 questions. Au lecteur le soin d'y répondre.

H.